

CARINA
ROZENFELD



LA PROPHÉTIE DE
L'AMBRE

1 • Le Dernier Phénix

Gulf stream éditeur

*Pour Léo, comme toujours...
Pour tous ceux et toutes celles qui, à travers le monde,
m'ont accompagnée et m'accompagnent toujours
sur mon chemin de lumière...*



CHAPITRE 1

La cité impériale était calme, plongée dans les ténèbres de la nuit. Seules quelques lanternes rouges et orange étaient allumées le long des voies principales et autour des bâtiments les plus importants, dont les murs de marbre blanc offraient une lueur lactescente. Le froid déposait une couche de givre sur les pelouses, les branches des arbres, les nénuphars flottant sur les canaux et les lacs. Une épaisse buée s'échappait de la bouche des soldats qui montaient la garde devant l'entrée de la résidence de l'empereur Saa'hir. Leur tenue noire doublée de laine ne suffisait pas à les réchauffer, et pourtant ils ne bronchaient pas, lances à la main pointées vers le ciel piqueté d'une rivière d'étoiles.

Dans le bâtiment, le silence pesait, lourd, inquiet. Il n'y avait pas un mouvement. Seule la mort rampait doucement vers la chambre royale, tel un serpent invisible

ondulant sur le parquet en bois sombre et précieux, prêt à attraper sa proie qui n'attendait plus qu'elle pour passer dans l'autre monde.

Un rideau de tissu translucide enveloppait le lit d'une voile pudique afin de masquer le corps souffrant qui y était allongé. La silhouette n'était éclairée que par la lueur d'une bougie placée sur la petite table posée près de l'épais matelas, couvert de nombreux édredons afin de protéger son occupant de l'air glacial qui filtrait dans la pièce, malgré les braseros allumés aux quatre coins. En plusieurs endroits, des bâtonnets d'encens brûlaient, dégageant un parfum destiné à masquer les odeurs de maladie qui flottaient dans l'air, sinistre signe que la fin était proche.

Seul un eunuque se tenait derrière la porte, prêt à intervenir si jamais l'empereur avait besoin de lui. Dans les ombres, on aurait pu croire que ce dernier était déjà mort, en raison de son immobilité totale sur les draps de soie colorée.

Soudain, l'homme fut pris d'une quinte de toux. Il se redressa avec difficulté, toussa encore, alors que son menton et son édredon se retrouvaient éclaboussés de sang.

Le serviteur, ayant été alerté par le bruit, se précipita au chevet de son maître pour lui essuyer le visage à l'aide d'un linge humide disposé sur le bord d'une cuvette, près de la bougie.

— Majesté, vous pouvez respirer ?

Le malade hocha la tête tout en inspirant une longue goulée d'air, dans un râle rauque et douloureux.

— J'y arrive encore. Sers-moi un verre d'eau.

Aussitôt, l'eunuque obéit. L'empereur avala le liquide frais goulûment. Il n'était plus tout jeune, mais son visage émacié semblait avoir encore vieilli de plusieurs années en quelques semaines, effaçant sa beauté légendaire qui avait fait tourner tellement de têtes. Des rides profondes creusaient ses traits, ses yeux s'étaient enfoncés dans leur orbite, les faisant disparaître dans une opacité sinistre. Ses longs cheveux gris, qu'il gardait lâchés à présent pour plus de confort, avaient perdu de leur épaisseur et de leur brillance. La vie quittait son corps un peu plus chaque jour, alors que la maladie grignotait ses cellules, l'affaiblissant physiquement, le privant de sa liberté de mouvement, de l'aura de son pouvoir.

La porte s'ouvrit à nouveau pour laisser entrer une silhouette fine et discrète, enveloppée d'une robe de chambre en soie bleu pâle.

— Majesté, je vous ai entendu tousser depuis ma chambre. Comment allez-vous ?

L'empereur rendit le verre au serviteur, qui le posa près de la carafe, sur la table, avant de s'incliner, puis de faire quelques pas à reculons pour enfin quitter la pièce.

— Tu sais très bien comment je vais, Malthir. Je vais mourir bientôt, ce n'est plus à présent qu'une question de jours, voire d'heures.

— Ne dites pas ça... Vous vous êtes toujours remis de toutes les maladies, même les plus graves.

Un vague sourire étira les lèvres craquelées de l'homme.

— J'étais bien plus jeune alors. Nous savions que ce moment finirait par arriver, n'est-ce pas ? J'ai déjà eu une longue vie. Il est temps pour moi de céder ma place.

Il secoua la tête avec résignation. Sa voix si grave autrefois était désormais voilée, presque inaudible.

Malthir s'approcha de quelques pas pour mieux l'entendre, alors que l'empereur continuait à chuchoter :

— Je suis trop faible pour mon sceau, maintenant, et il n'a plus d'influence sur moi, sur mes pensées. Je vais mourir et j'ai l'esprit plus clair que jamais. N'est-ce pas ironique ?

Un rire léger secoua ses épaules décharnées, sous la tunique de coton blanc.

— Seigneur... Saa'hir, gémit l'homme.

— Tu n'avais pas prononcé mon nom depuis longtemps. Je suis heureux que tu le fasses, cela me rappelle notre jeunesse. Ne sois pas triste. Nous avons partagé tellement de choses. Tu vas être libéré après ma disparition. Ton serment en revanche continuera à agir. Tu ne pourras jamais divulguer mes secrets.

— Je n'en avais nulle intention. Si j'ai choisi d'être votre confident alors que vous n'étiez qu'un jeune homme, c'était pour tenir ma promesse jusqu'à ma propre mort. Mais je quitterai le palais. Je ne supporterai pas de vivre ici sans votre présence.

— Fais ce que tu veux, Malthir. Tu es presque aussi âgé que moi, profite d’avoir encore une bonne santé pour voir du paysage. Explore le royaume que tu as si bien servi toutes ces années, avant de venir me rejoindre dans l’autre monde.

Le confident de l’empereur resta silencieux alors que ce dernier continuait :

— La seule chose que je regrette, c’est de ne pas avoir été assez fort pour lutter contre le pouvoir du sceau. J’ai perdu tant de choses à cause de cela... Ma lucidité et mon fils... J’espère qu’il fera mieux que moi. Tu lui confieras le journal que j’ai rédigé ces derniers jours, après ma mort, n’est-ce pas ?

— Évidemment.

— Personne ne doit savoir que j’ai recouvré la raison et que j’ai écrit ces pages. Cela pourrait le mettre en danger, plus encore que tous les vautours qui lui tourneront autour après ma disparition.

Malthir s’inclina, ouvrit la bouche pour répondre, mais il en fut empêché par un craquement qui résonna derrière le panneau de bois décorant le mur du fond. Laqué, il était peint d’un paysage bucolique : un étang d’où s’envolait une grue, vers une demi-lune aussi blanche que ses ailes.

Les têtes des deux hommes se tournèrent vers l’origine de ce son.

— Je crois savoir qui vient me rendre visite à cette heure tardive. Laisse-moi, pour l’instant. Je dois régler ça avant de partir.

— Vous êtes sûr ? Cela pourrait être dangereux.

— Dans le pire des cas, je mourrai plus tôt que prévu.
Ne t'en fais pas.

À pas feutrés, le confident quitta la pièce. Le panneau de bois s'ouvrit en deux, révélant un passage secret qui avait souvent servi à l'empereur pour échapper aux regards des eunuques qui montaient la garde à l'entrée de sa chambre, et ainsi régler des affaires qui devaient rester confidentielles. Peu de monde était au courant de son existence.

Dans l'obscurité, une haute silhouette se dressa, et s'approcha du lit du souverain.

— Les rumeurs étaient donc vraies, vous allez bientôt quitter ce monde, murmura une voix douceuse.

— Comme tu peux le voir. Je suis certain que tu te réjouis de ma disparition prochaine.

— Ne dites pas de bêtises, majesté. Ne vous ai-je pas toujours bien servi ?

Un nouveau rire agita l'empereur, qui se termina en une quinte de toux sanguinolente. Le malade se contenta d'essuyer son menton à nouveau moucheté de rouge du revers de sa manche, tachant le blanc immaculé de sa tunique de nuit.

— Tu t'es surtout servi de mes faiblesses pour mener à bien tes propres ambitions. Mais je ne peux plus rien faire à présent.

— Enfin, majesté...

La voix était faussement outrée, mais son propriétaire ne s'efforçait plus de faire semblant.

— Arrête ta comédie. Je ne suis pas certain que le prince héritier sera aussi naïf que moi.

Cette fois, l'homme répondit d'un ton dur, tranchant, qui claqua dans la nuit.

— Votre lignée est amenée à s'éteindre. La dynastie du Phénix touche à sa fin. Votre fils sera aussi impuissant que vous pour nous arrêter.

L'empereur jeta un regard qui, s'il avait été une arme, aurait tué sur le coup celui à qui il était destiné.

— N'en sois pas si sûr. Le prince héritier est plus fort que moi. J'en ai toujours eu la certitude.

— Je crois que vous délirez encore, votre majesté. Je vois que la folie ne vous épargnera pas, même à la fin de votre règne.

Le visiteur se pencha en avant et repoussa le fin voile transparent, de manière à planter ses yeux dans ceux de son souverain. L'empereur ne cilla pas. Il soutint les prunelles sombres qui semblaient vouloir vriller son cerveau afin d'y faire un trou pour y planter les paroles qui allaient suivre :

— Les forces qui sont en train de se lever pour mettre fin au règne du Phénix sont phénoménales. Même Zaa'hir ne pourra rien contre elles.

Épuisé par cet échange, l'empereur se laissa tomber sur son oreiller. Sa respiration se fit plus rauque, alors qu'il murmurait :

— Nous verrons bien.

— C'est tout vu. Je vous remercie de m'avoir permis de mettre en place tout ce qui va suivre, majesté. Vous

ne serez plus là pour assister à l'effondrement de votre héritage, mais peut-être que, depuis l'autre monde, grâce au sceau royal, vous en serez témoin par l'esprit. Vous vous émerveillerez alors de ce que j'ai créé et vous reconnaîtrez que je ferai un meilleur roi que vous. Plus puissant, plus à même de rendre sa grandeur au royaume d'Iyastraïa.

Sur ces mots, l'homme se redressa et, sans un regard en arrière, repartit par le passage qu'il referma, laissant l'empereur seul, dans le noir, agité d'émotions qui allaient de la rage contre cet homme qui l'avait manipulé pendant des années, quand son esprit se noyait dans la folie, jusqu'à la peur pour Zaa'hir, son fils, le prince héritier. Serait-il réellement assez solide pour lutter contre toutes les forces qui allaient se lever pour le détrôner et renverser la dynastie du Phénix, qui régnait depuis plus de cinq cents ans sur les citoyens d'Iyastraïa ? Il y a quelques semaines encore, alors que les voix du sceau qu'il portait à même la peau envahissaient son esprit, l'enfonçant toujours plus loin dans une folie qu'il ne maîtrisait plus depuis longtemps, cela ne l'aurait pas touché. Mais à présent que ses forces l'avaient abandonné et que les murmures s'étaient tus, il sentait une panique l'envahir. Zaa'hir serait-il le dernier empereur du Phénix ? Serait-il capable de surmonter toutes les épreuves qui s'annonçaient ? Le malade avait répliqué avec assurance que son fils était plus fort que lui. Mais en réalité il n'en savait rien. Il le connaissait si peu, n'ayant jamais pris la peine de

s'intéresser à lui, de découvrir ce qu'il valait réellement. Il avait laissé le garçon grandir seul, après la mort de sa mère, pris en charge par ses précepteurs et les eunuques de la cour. Une immense tristesse s'empara de lui, faisant monter des larmes dans ses yeux pourtant trop secs. Il avait raté tellement d'étapes qu'il ne pourrait jamais rattraper. Et bientôt, il ne serait plus là pour protéger son fils, et lui dire qu'il l'aimait.

La porte de la chambre se rouvrit, l'arrachant à ses sombres pensées, et Malthir se précipita vers le malade.

— Saa'hir, que voulait-il dire par là ? Je pensais qu'il était votre fidèle allié depuis toujours ?

Il était évident que le confident était resté à proximité pour écouter l'échange et peut-être protéger son maître si besoin était. Mais le visiteur avait vite deviné qu'il était inutile de s'en prendre à l'empereur. L'avoir vu aussi diminué était le meilleur signe qu'il n'en avait plus pour longtemps.

Saa'hir refoula sa tristesse, et sourit faiblement à son confident.

— Je l'ai cru aussi, mon ami. Depuis que mon esprit s'est éclairci, j'ai compris à quel point il m'avait trompé pendant toutes ces années. Il m'a fait faire des choses terribles. Mais je ne rejeterai pas la responsabilité des ordres que j'ai signés sous son influence. C'est une des raisons qui me soulage de partir. Sur la fin, j'ai été un empereur faible, qui a affaibli en même temps son pays. Des temps terribles attendent mon fils, mais je veux

garder ma foi en lui. Même si je le connais peu, je sais une chose : sa volonté est forte et je veux croire qu'il saura affronter la puissance du sceau royal mieux que moi.

Malthir ne répondit rien. Il n'osait pas dire à son maître, qu'il avait servi loyalement pendant plus de six décennies, qu'il n'était pas certain que le prince héritier saurait faire mieux que son père. Ce dernier avait été un homme puissant, au début de son règne, et il avait su rendre à Iyashtraïa son éclat de légende en sécurisant les frontières, en développant une économie juste, qui avait permis au peuple de connaître des années de paix et de faste. Jusqu'à ce que les fantômes du sceau s'emparent de son esprit et le rendent fou. Le confident avait assisté aux délires de son maître. Ses accès de paranoïa, de violence, les actes terribles qu'il avait commis sur des eunuques, des concubines, son épouse, sur son fils même. Pour tenter de calmer les voix, il avait commencé à se droguer, affaiblissant encore plus ses pensées, son corps, sa volonté. Il plongeait dans des transes qui l'empêchaient parfois de régner correctement. Ses ministres les plus proches avaient pris alors le relais, tentant de cacher au peuple l'état déplorable de son souverain.

Tout le monde lui prédisait une mort précoce. Pourtant, Saa'hir avait traversé les années, défiant tous les pronostics. On avait longtemps prétendu qu'il n'arrivait pas à concevoir un héritier en raison des produits qu'il consommait, jusqu'à la naissance miraculeuse de Zaa'hir, son fils. Ce dernier monterait sur le trône bientôt. Il était

encore jeune, à peine vingt-deux ans. Il s'était tenu à l'écart des affaires de la cour pendant longtemps. C'est pourquoi Malthir ne le considérait pas comme un futur empereur fiable et prêt à endosser les responsabilités pesantes de son rôle.

Cependant, il garda toutes ces pensées pour lui. Il était inutile de les partager avec l'homme qui mourait lentement devant lui. Peut-être que, finalement, le visiteur clandestin qui venait de partir n'aurait pas besoin de mettre le pays à feu et à sang pour faire tomber la dynastie du Phénix.

Une nouvelle quinte de toux de l'empereur arracha le confident à ses réflexions. Il s'empressa de nettoyer le sang qui avait une fois de plus giclé sur les draps et la tenue du malade.

— Saa'hir, je vais rester près de vous cette nuit, et demain je demanderai à votre fils de ne plus quitter votre chevet.

Le souverain, les yeux fermés, adressa un rictus moqueur à son ami :

— Ne te fatigue pas. Il refusera. Et il aura raison. Vu comment je l'ai traité pendant des années... Il doit encore porter des cicatrices dues à mes mauvais traitements, sans parler de celles que j'ai laissées dans son esprit. Laisse-le tranquille. Je ne mérite pas sa présence.

Sur ces paroles, il poussa un profond soupir et se tut. Sa respiration s'apaisa quelque peu. Malthir récupéra une natte et un édredon dans l'un des placards qui garnissait

la pièce et les étala sur le sol, près du lit de l'empereur. Il s'y allongea et soupira à son tour. Il avait dépassé les quatre-vingts ans et son dos le faisait souffrir depuis longtemps. La mort de son souverain le mettrait d'office à la retraite et il s'imaginait déjà s'installer dans une petite maison à la lisière de la capitale, au bord du fleuve, pour y passer ses vieux jours, loin des problèmes de la cour.

Le silence retomba sur l'appartement du roi. Dehors une demi-lune monta par-dessus les toits en tuiles sombres. Bientôt, ce serait la dernière pleine lune de l'hiver. Qu'allait-elle réserver ?

Malthir avait une certitude, il ne serait plus au palais pour voir ce qu'elle annoncerait...



CHAPITRE 2

Les nuages noirs se pressaient contre les flancs du mont Katahin, le sommet le plus élevé de la chaîne des Anthalis. Ainsi, on avait l'impression que la nuit était tombée plus tôt, alors qu'il n'était que le milieu de l'après-midi. Quelques éclairs éclataient déjà, illuminant de l'intérieur les masses boursouflées. Bientôt, elles déverseraient leurs trombes de pluie glacée, ou peut-être même de la neige, bien qu'il en soit déjà tombé beaucoup, et que l'hiver touchait à sa fin.

Cette tempête qui approchait ne dérangeait pas les habitantes du petit village niché dans un creux de la montagne, entre deux rangées de roches élevées et acérées qui constituaient une palissade naturelle et masquaient au reste du monde les habitations érigées ici.

Il y régnait une agitation joyeuse, faite de voix qui s'appelaient d'une bicoque à l'autre, de chants pour

celles qui s'activaient sur la place centrale. Des caisses de bouteilles de vin s'empilaient déjà devant la maison commune, d'autres de légumes et de fruits achetés dans la grande ville de Dago, située plus bas, et où les habitantes des cimes s'approvisionnaient régulièrement.

Ashaïa était occupée à noter la quantité exacte de chaque denrée, afin d'en constituer un inventaire précis. La fête de la Fécondité aurait lieu durant la nuit de la pleine lune, la dernière de l'hiver, et il fallait que tout soit prêt pour cette occasion qui se déroulait tous les dix ans.

Elle fut interrompue dans sa tâche par une femme, bien plus grande, aux cheveux nattés et entortillés en un chignon complexe sur le haut de sa tête.

— Ashaïa, Mabella a besoin de toi.

— Là ? Tout de suite ? Je vais perdre le fil de mon décompte si j'arrête maintenant.

— Je vais continuer pour toi. Tu sais bien qu'elle préfère que ce soit toi qui la secondes. Elle a une patiente qui requiert un peu de dextérité, et Mabella est trop âgée pour ce genre de manipulation.

— Elle ne devrait pas s'en occuper, alors. Valda peut le faire, non ?

La femme haussa les épaules.

— Ce n'est pas un secret que de nombreuses clientes préfèrent Mabella. Son grand âge les rassure et leur donne l'impression qu'elle est plus expérimentée que les autres, ce qui est la vérité.

En soupirant, Ashaïa tendit à Hora le carnet qu'elle remplissait de nombres triés en colonnes.

— Très bien, j'y vais. Mais je te rappelle que je ne suis pas une vraie sœur du Secret Fécond, je ne devrais même pas...

Hora l'interrompt :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire. Et même si tu n'es pas passée par la cérémonie, tu as reçu le même enseignement que les autres. Tu peux très bien le faire. Allez, file, sinon Mabella va s'énerver et ce n'est pas bon pour elle.

— Je sais, je sais ! s'écria Ashaïa en se mettant à courir vers une des bicoques plantées contre la paroi rocheuse qui s'élevait à pic en direction des sommets de la montagne.

Le tonnerre grondait au loin, annonçant un orage qui serait bientôt au-dessus du village. Hora se mit à crier pour rassembler quelques femmes afin de placer à l'abri les provisions qui serviraient à alimenter tous les participants de la fête de la Fécondité.

Finalement, Ashaïa fut heureuse de s'échapper. Ainsi, elle n'aurait pas à porter les caisses lourdes à l'intérieur de la maison commune. Elle n'était pas née parmi les sœurs, et ne possédait ni leur stature ni leur force. Plus menue, elle semblait être encore une enfant au milieu des autres qui présentaient des caractéristiques liées à leur statut et à leur sceau : celles de femmes dédiées à la fécondité, la leur et celle des autres.

La pluie se mit à tomber au moment où Ashaïa arrivait au seuil de la maison de Mabella. C'était la plus ancienne habitante du village. Elle était toute bossue, et son visage creusé de profondes rides, sous ses cheveux blancs comme la neige, ressemblait à une pomme fripée. Elle ne voyait plus très clair et avait les mains tordues par l'arthrite, c'est pourquoi elle avait souvent besoin d'être secondée dans sa tâche. Elle choisissait toujours Ashaïa. Tout d'abord parce qu'elle portait une affection particulière à la jeune femme, mais aussi parce que cette dernière possédait des doigts fins, délicats, parfaits pour les opérations qui consistaient à travailler sur les sceaux et qui demandaient une grande précision.

— Mabella, je suis là ! s'annonça-t-elle en criant presque, car l'aînée était un peu sourde.

— Entre, entre, ma petite. Et apporte une autre lampe, s'il te plaît. On dirait qu'il fait déjà nuit, avec cet orage.

La pluie redoubla d'intensité et s'abattit sur le toit en ardoise dans un fracas assourdissant.

Ashaïa fit ce qu'on lui demandait, régla la molette de la lampe à huile au maximum afin que celle-ci offre toute la lumière possible et s'approcha de la table d'examen sur laquelle était allongée la patiente.

Son ventre était découvert, mais Mabella avait déposé des couvertures de laine sur ses jambes et sa poitrine pour la protéger du froid au maximum.

La femme tourna la tête vers la nouvelle venue et lui sourit timidement.

— Elle ne parvient pas à concevoir un enfant, expliqua la sœur du Secret Fécond. Rien de bien grave, toutefois il faut modifier son sceau pour améliorer sa fertilité. J'ai commencé à le faire, mais j'ai besoin que tu vérifies son cheminement. Tu y vois plus clair que moi et tu as toujours été très précise pour ce genre d'opération.

Ashaïa hochâ la tête et s'adressa à la patiente avec douceur :

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer.

Son interlocutrice lui adressa un nouveau sourire.

— Merci, souffla-t-elle.

Ashaïa concentra son attention sur le sceau. Ce dernier flottait dans l'air, au-dessus du nombril de la femme qui espérait tomber enceinte bientôt. L'aînée avait déjà déroulé son fil avant de le replacer dans un ordre différent. Une fois déployée, cette ligne bleutée mesurait plus d'un mètre. Mais, quand elle était dans le sceau, elle cheminait en un tracé complexe, qui ressemblait à un labyrinthe et rentrait dans un petit cercle de deux ou trois centimètres de diamètre. Chaque embranchement, route, entortillement du trait décidait d'un élément essentiel de la personne qui allait recevoir le symbole. Une fois posé sur la peau, il fusionnerait à nouveau avec son hôte pour lui conférer des propriétés uniques.

Ashaïa s'installa sur un tabouret en bois, face à la patiente, et ramena devant son visage un carré de verre grossissant fixé à un bras mobile, lui-même attaché à un socle soudé au lit d'examen.

Aussitôt, l'écheveau lui apparut, énorme, avec tous les détails de son enchevêtrement complexe. Pour quelqu'un qui n'avait pas reçu la formation adéquate, cela n'aurait ressemblé qu'à une sorte de nœud sans logique ni intention. Un fouillis dessiné par une ligne. Mais pour les sœurs du Secret Fécond, ce cheminement prenait un sens, tout comme les lettres devenaient des mots après avoir appris à les lire.

Ashaïa avait appris à lire les sceaux et savait comment les modifier pour améliorer la condition des patientes qui venaient ici. En suivant le dédale dessiné par la ligne bleutée, elle parvint à repérer un nœud qui n'aurait pas dû être là. Le fil devait se croiser, se chevaucher parfois, sans jamais s'emmêler.

— Il y a une obstruction ici, murmura la jeune femme.

Sans même quitter des yeux son sujet d'étude, elle attrapa sur une table disposée près d'elle un instrument long et très fin, à la pointe crochue. Avec des gestes sûrs, elle piqua dans l'enchevêtrement afin de le démêler. Il ne fallait surtout pas aggraver le nœud ni rompre la ligne. C'est pour cela que ce travail demandait un savoir-faire et une dextérité uniques. En un petit mouvement du poignet, Ashaïa fit disparaître le blocage et disposa le fil de manière que sa position soit parfaite, créant un chemin fluide où l'énergie circulerait librement.

Elle prit quelques minutes de plus pour contrôler qu'il n'y avait pas d'autre problème, puis, certaine d'avoir tout vérifié, attrapa délicatement le sceau qui flottait devant

elle et le déposa sur le ventre de la femme qui n'avait pas bougé, allongée sur le lit. La petite pastille bleutée se fondit instantanément dans la peau de sa propriétaire pour ressembler à un tatouage qui aurait toujours été présent, profondément incrusté dans sa chair. Ashaïa reposa l'instrument, poussa la loupe et adressa un sourire à la patiente.

— C'est bon. Je pense que Mabella avait dû défaire les plus gros nœuds, mais il en restait un, à peine visible. À présent, tout devrait rentrer dans l'ordre. Vous devriez tomber enceinte sans problème. Vous ne m'avez pas dit si vous préféreriez un garçon ou une fille, donc je ne suis pas intervenue là-dessus.

La cliente se redressa, ôta les couvertures et s'empressa de remettre sa robe correctement.

— Ça m'est égal, tant que j'arrive à porter l'enfant que je désire avoir avec mon mari.

Elle attrapa les mains d'Ashaïa entre les siennes et les serra :

— Merci infiniment.

Elle fit de même avec Mabella et ajouta :

— Je vous ai amené deux tartes aux tomates séchées en guise de paiement.

— C'était inutile. Nous n'avons jamais réclamé quoi que ce soit en échange de nos actions. Nous sommes au service de la vie. Elle nous le rend de mille manières différentes, répondit la vieille sœur en secouant la tête.

— Considérez que cela fait partie de la façon dont la vie vous le rend, alors. Je n'aurais pas pu repartir sans rien vous laisser...

Après avoir enfilé un manteau et enroulé son écharpe autour de sa tête afin de se protéger de l'averse qui avait diminué d'intensité, sans cesser toutefois, elle quitta la maison. Elle devait descendre tout le chemin qui menait à Dago, à flanc de montagne, et si elle tardait trop la nuit allait tomber, rendue encore plus sombre par la couverture nuageuse.

Mabella entreprit de ranger ses outils alors qu'Ashaïa nettoyait la table d'examen à l'aide d'un chiffon imbibé d'alcool.

— Tu es vraiment douée. Je te le dis à chaque fois, lança l'aînée. Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas être intronisée officiellement comme sœur. Tu pourrais pratiquer toutes ces interventions sans ma surveillance... Qui est devenue inutile, d'ailleurs. Tu es bien meilleure que moi, maintenant.

La jeune femme jeta le tissu qui venait de servir à la désinfection dans un panier où d'autres linges attendaient d'être lavés pour resservir lors des prochaines opérations.

— Je ne suis pas née dans votre communauté, se contenta-t-elle de répondre.

Mabella haussa les épaules.

— Et alors ? Tu crois que toutes les sœurs sont issues de nos ventres ? Tu n'es pas la seule à avoir été adoptée

par l'une d'entre nous. Et nous les avons intégrées à nos rites sans que cela pose de problème.

Ashaïa n'ajouta rien. Elle savait déjà tout cela. Mais depuis toujours elle sentait que ce n'était pas sa place. Non pas que ce travail ou les pratiques des femmes qui l'avaient recueillie et élevée depuis son enfance ne lui plaisaient pas. Elle appréciait de pouvoir aider toutes les patientes – parfois même des hommes – qui venaient à elle. Cependant, elle ne se voyait pas faire ça toute sa vie, participer aux nuits de la fécondité où les sœurs offraient leurs corps à des inconnus afin de porter la prochaine génération de filles qui apprendraient les secrets de ce rite ancestral. À sa naissance, Ashaïa avait reçu un autre sceau, celui de sa famille, sa communauté des Confidents de l'Ambre, qui lui conférait d'autres qualités. Et même si elle ne pouvait plus les utiliser, elle savait instinctivement que son destin n'était pas de rester ici. Malgré tout l'amour qu'elle portait à ses amies, à sa mère adoptive, elle savait qu'elle devrait partir un jour. Elle reculait ce moment, car elle était encore jeune. Pourtant, il lui faudrait quitter le village, le mont Katahin, et explorer le monde à la recherche de sa véritable place. Peut-être restait-il, cachées quelque part, d'autres personnes de sa communauté ? Peut-être qu'elle trouverait un moyen d'exercer son talent premier, même si les temples d'Ambre avaient été détruits ?

Pour l'instant, elle mettait ces interrogations dans un coin de sa tête et profitait de la douceur de son quotidien dans ce petit lieu caché loin de tout.

Quand elle quitta la maison de Mabella, la pluie s'était arrêtée. Le vent avait tourné et chassait les nuages vers la vallée, laissant apparaître un bout de ciel rosissant à l'horizon.

Pourtant, un parfum de neige flottait dans l'air. La température baissait avec l'approche de la nuit. La prochaine averse serait faite de flocons blancs et légers.

Ashaïa frissonna et se dépêcha de rentrer chez elle pour aider sa mère à préparer le dîner.

Au loin elle entendit un loup hurler, puis un autre lui répondre. Elle hâta le pas, prise soudainement d'un mauvais pressentiment.